

Le Trou des Fées

Par Jules des Grèves

C'ÉTAIT un brillant jour d'automne, le mont St-Hilaire était en fête.

Les oiseaux, pour faire plus amèrement regretter leur prochaine migration, chantaient avec un entrain inaccoutumé; des flots de soleil nous aveuglaient. Je marchais, je trottais, soulé de lumière et d'harmonie. Mon compagnon et guide, Bruno Dubois, un bon vieillard qui, aux jours de son enfance, avait habité ces parages, marchait à mes côtés, me racontait, avec sa verve accoutumée, les mille et une anecdotes dont la vue de la montagne évoquait en lui la souvenance. Ici, il avait failli périr, là il avait tué un chevreuil, ailleurs un ours, etc... Car il faut vous le dire, Bruno n'a pas toujours été le petit rentier de la rue St-Joseph que nous avons connu, moi, du moins... Jadis, avant de convoler avec Mme Dubois, il avait été chasseur, et quel chasseur, grand Dieu! Le mont St-Hilaire n'avait pas de mystères pour lui... Aussi avec quelle joie il avait répondu à l'offre d'une partie de chasse dans la montagne! Il avait même embrassé deux fois Mme Dubois, quand elle lui avait dit ne pas s'y opposer!

Nous marchions depuis bien longtemps. Quatre heures venaient de sonner, nous commençons à redescendre la montagne après l'avoir parcouru en tous sens. Depuis quelques instants je remarquais que la verve du père Bruno s'était tarie; il marchait maintenant tout songeur, presque morne, lorsque nous nous vîmes tout-à-coup en face d'un petit portique naturel, taillé dans le roc, dont l'entrée conduisait à un couloir recourbé s'étendant jusqu'à l'enfer, comme me le dit Bruno. Devant le portique gisaient quelques pierres qui me semblèrent être les restes d'une manière de plate-forme également taillée dans le roc. Tout autour, la montagne était solitaire et sombre.

L'émotion du père Bruno allait toujours grandissante; il se mit à genoux devant le portique et pria. "Ah! mon petit, me dit-il, quand il eut terminé sa prière, il s'est passé ici un drame bien terrible; ce n'est pas pour rien qu'on appelle cet endroit le "Trou des Fées."

—Quoi! dis-je, c'est ici le Trou des Fées?

—Oui, mon petit, dit le père Bruno, en se signant.

—Pourquoi donc l'appelle-t-on ainsi?

—Ah! pour cela, c'est une autre affaire, je ne saurais te le dire au juste; tout ce que je sais, c'est qu'il s'est passé ici des choses bien terribles!

—Contez-moi donc ça, père Dubois.

—Il est bien tard et puis il n'est peut-être pas bien de raconter des choses semblables à des jeunesses comme toi, ça dérange le sommeil.

—Ne craignez rien, contez!

—Puisque tu le veux, je vais te répéter ce que me racontait jadis mon grand-père Baptisson Dubois. Dans l'ancien temps, comme tu dois le savoir, le pays était habité par des Sauvages. Quand nos anciens le découvrirent ils amenèrent des missionnaires pour convertir les indigènes et les civiliser. Dans la partie que nous habitons aujourd'hui, vivait alors la plus féroce des nations Sauvages, la nation iroquoise. Cette peuplade dont le dieu ou grand manitou avait, disait-on, sa demeure à l'endroit même où nous sommes, refusait de se courber devant la croix et martyrisait les bons pères qu'on lui avait envoyés pour l'instruire. Obligée cependant de se retirer devant la civilisation qui, avec la foi, commençait à fleurir sur les bords du St-Laurent, elle avait émigré au-delà du lac Champlain. Seul un vieux devin ou sorcier, Ananikou, avait refusé de les suivre, promettant de ne jamais